

À même l'oubli

Andrée Ferretti

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14834ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferretti, A. (1996). À même l'oubli. *Moebius*, (69-70), 181–186.

ANDRÉE FERRETTI

À même l'oubli

La mère de Malvina Belleau était marchande de fourrures et tenait boutique dans le salon double de leur maison dès lors fréquentée par plusieurs juifs: manufacturiers et commissionnaires. Monsieur Khan était le plus assidu et le préféré de la fillette, le seul qui parlait français avec les mots et l'accent de ses compatriotes canadiens-français, qui acceptait les invitations de sa mère à manger à leur table, qui jouait aux cartes et aux dames avec ses deux jeunes sœurs et elle-même, qui leur offrait parfois des cadeaux et qui, parfois, ô plaisir suprême, les emmenait faire un tour d'automobile dans la splendide Buick rouge vin, le seul qui avait belle prestance et libre allure, le teint clair, l'œil joyeux, le rire facile, le seul, se disait Malvina, qui n'avait pas l'air d'un juif.

Le seul d'ailleurs dont elle se rappelle encore le nom, quarante ans plus tard, au moment où en train de lire *Les naufragés et les rescapés*, ce souvenir de son enfance lui saute à la pensée, vite dissipé, néanmoins, sous la poussée d'autres réminiscences, plus troublantes, même si elles s'embrouillent aussitôt dans le désordre incontrôlable de leur surgissement. Elle s'empresse de fermer les yeux pour mieux suspendre le temps présent et donner pleine latitude au travail de sa mémoire.

Petit à petit, des instants se raccordent et bientôt Malvina entend se répercuter en elle les échos encore lointains mais distincts d'une voix aux inflexions timides, inquiètes, tristes, infiniment tristes, interrogatives aussi, comme si elle craignait que ce qu'elle dit trahisse la vérité. Petit à petit, par éclats éphémères mais répétés, l'évocation se précise.

La scène se déroule en une seule fin du jour et sur toute une vie. Un homme très jeune, plongé dans une intériorité qui semble abyssale, tente d'en émerger, en parlant de sa souffrance à trois fillettes sidérées, qui ne sont pas sûres de tout comprendre mais qui, malgré leur difficulté à le suivre, sont subjuguées et bouleversées par le récit, hallucinant d'horreur, inimaginable mais crédible, qui fait surgir devant elles, enfants naïves, encore ignorantes de l'incommensurabilité de la cruauté humaine, une existence dont elles n'auraient jamais pu soupçonner qu'elle puisse exister.

Seule l'émotion qui avait alors étreint Malvina refait d'abord surface, puis, l'image devient nette d'un jeune noiraud, petit de taille, aux cheveux bellement bouclés, au maintien d'une extrême réserve qui, à la tombée neigeuse d'un samedi après-midi de février, avait dû, comme ses sœurs et elle-même, se réfugier dans la cuisine pour échapper à la présence bavarde des clientes qui attendaient dans la salle à manger d'être reçues par leur mère déjà occupée au salon par une autre cliente. C'était toujours comme ça, le samedi. Ce rappel lui donne soudain la certitude que l'événement s'était passé en 1949, le jour même de son dixième anniversaire. Il était là dans l'encadrement de la porte, planté comme un arbre, les bras collés au corps, la tête haute, les yeux rivés sur la fenêtre par où la pénombre envahissait la pièce. Malvina le voyait pour la première fois, sans doute parce qu'il venait habituellement à la maison pendant les jours d'école, comme quelques autres commissionnaires jamais rencontrés ou à peine entrevus. Bientôt gênée par la propre gêne de l'homme et par son silence, Malvina l'avait du geste invité à se joindre à elles. Il avait incliné la tête, en signe de remerciement plutôt que d'acquiescement, et s'était avancé jusqu'à la fenêtre où il s'était immobilisé, à nouveau figé et muet. Une éternité de silence, avait-il semblé aux trois sœurs qui n'osaient même pas se regarder, de crainte que ce mouvement de leurs yeux n'attende à la pudeur de l'inconnu qu'elles devinaient d'instinct être au bord du cri de détresse, une détresse qu'instinctivement elles savaient avoir été

jusque-là gardée enfouie dans l'impossible représentation du malheur d'être lui-même. Cette vulnérabilité à la dignité d'autrui leur venait naturellement, tant les blessait le comportement de leur mère qui, trop souvent, traitait cavalièrement les personnes à son service ou qu'elle considérait d'une importance sociale inférieure à la sienne.

À quel moment s'était-il mis à parler et pourquoi, se demande aujourd'hui Malvina Belleau. Et qu'avait-il dit pour qu'à cette évocation elle ressente le même douloureux étonnement et la même révolte qu'éprouvés ce jour-là. Quelles révélations insoutenables d'humanité blessée étaient donc tombées de la bouche et des yeux et de tout le corps de cet étrange étranger pour qu'après tant d'années d'effacement de ses paroles, elle soit soulevée par le même puissant élan de fraternité qui l'avait fait se sentir plus proche de lui qu'elle ne l'avait encore jamais été de personne. De cette émotion, elle se souvient clairement. Que s'est-il passé ensuite? Elle violente sa mémoire autant qu'elle peut, mais à peine évoqué, à peine invoqué le souvenir redevient aveugle et muet. L'esprit de Malvina en demeure pourtant plein, jusqu'à l'amener à penser que cette histoire d'un être venu du plus lointain ailleurs a marqué son âme d'enfant d'une empreinte indélébile, jusqu'à l'amener à croire fermement qu'elle est une cause déterminante de sa manière de toujours prendre le monde à cœur, de sa constante promptitude à se battre contre tout sort injuste. Bien plus, même si l'hypothèse lui paraît fragile, fondée sur le rappel d'un événement encore tellement indécis, elle va jusqu'à supposer qu'au-delà de lui-même, le destin du juif lui racontant sa vie, à la tombée neigeuse d'un samedi après-midi de février, jour de son dixième anniversaire, avait pris à ses yeux une signification exemplaire parce qu'il se nouait à la tragédie de tout un peuple. Elle s'inquiète si souvent et depuis si longtemps du sort du sien. N'est-ce pas vers ce temps qu'en compagnie de ses jeunes sœurs, les trois mousquetaires, comme on les appelait, elle a commencé à frapper aux portes des voisins, battant campagne pour la défense de la langue française.

Elle reprend sa lecture de Primo Lévi, avec l'espoir d'y trouver, sinon les mots exacts du récit, du moins le fil conducteur qui le gouvernait. Elle s'arrête longtemps sur cette phrase: «Nous sommes de ceux qui, grâce à la prévarication, à l'habileté ou à la chance, n'ont pas touché le fond», même si quelque chose lui dit que l'homme de son souvenir n'était pas un rescapé des camps nazis. N'avait-il pas parlé d'une famille catholique allemande de Leipzig, ou peut-être de Dresden, qui l'aurait dissimulé dans ses rangs et emmené à l'église avec elle, un dimanche de razzia par les troupes SS, avant même le déclenchement de la guerre? N'avait-il pas dit que, garçonnet de huit ans, petit, il avait pu fuir par une fenêtre de sa maison, pendant que les soldats amenaient ses père et mère et son frère aîné. Pourtant, malgré la remémoration de cette vague histoire — mais était-ce bien la sienne? —, plus Malvina avance dans le livre, plus son intuition s'avive qu'il parlait lui aussi du poids terrible de la culpabilité d'avoir survécu, de ce mal irrémédiable dont l'écrivain lui-même avait atrocement souffert, jusqu'à ce qu'il s'en délivre par le suicide.

Mais s'agit-il bien d'une intuition fondée sur un discours réellement entendu ou d'une projection sur une pâle réminiscence de tout ce qu'elle connaît aujourd'hui du malheur des juifs? La question trouble Malvina. Elle sait trop bien avec quelle facilité déroutante ses souvenirs franchissent la frontière qui sépare sa mémoire de son imagination. Elle connaît trop bien le plaisir qu'elle prend à reconstituer la réalité, en mêlant souvenirs imprécis et inventions probables. Aujourd'hui, cependant, elle aimerait bien s'approcher au plus près de la vérité de ce moment de son passé qui lie son histoire vécue aux traces laissées dans son imaginaire par celle qu'un inconnu lui a racontée. Elle erre à nouveau dans sa mémoire, en fouille les plis et replis, attentive à la plus infime résurgence, mais au terme de cette difficile archéologie de son souvenir, elle n'est guère plus avancée. Elle sait seulement qu'elle s'est sentie gravement affectée par l'existence de l'homme, au point de faire immédiatement sienne l'interrogation pathétique qu'il

avait laissé s'échapper du plus intime de sa conscience et qu'elle croit pouvoir traduire ainsi: «Survivre, n'est-ce pas détruire l'âme pour sauver le corps, pour, au bout de l'aventure, périr corps et âme?» Cette angoisse exprimée par un juif de son enfance a atteint Malvina Belleau à une profondeur de son être où elle demeure inexpugnable. De cela et de cela seulement elle peut maintenant se dire absolument certaine.

Forte de sa découverte du sens de l'événement lointain qui s'est emparé de sa mémoire, à la faveur d'une lecture, Malvina Belleau décide de n'en plus forcer le rappel. Elle résiste même à la tentation de rechercher l'homme de son souvenir, bien qu'elle soit persuadée qu'une brève enquête menée dans les manufactures de fourrures de Montréal la mettrait rapidement sur ses traces. Elle se demande plutôt par quel bout prendre maintenant son oubli pour qu'il devienne source féconde d'une fiction souveraine, créatrice d'une vision délivrante des mondes multiples de la survivance, toujours, différents les uns des autres, mais toujours même lieu d'ensevelissement, car toujours monde de silence honteux ou peureux, monde impuissant des existences subies qui n'en finissent pas de se nier et se renier. Elle se laisse envahir par un songe dans lequel un jeune homme, juif aux yeux sans pensée tout absorbés par des visions d'apocalypse, survivant humilié et désespéré de l'enfer nazi et néanmoins débordé de lui-même par l'irrépressible désir de vivre, s'éloigne lentement, en les reparcourant, des chemins ravageurs de son passé, entraîné peu à peu à l'espoir par une enfant de dix ans, Canadienne française à l'âme aventureuse, qui éprouve comme un malheur personnel l'exiguïté des rêves d'avenir de son peuple n'aspirant qu'à la survie, déjà intuitivement avisée que seuls les combats à finir pour la liberté peuvent en tous temps, lieux et circonstances, épanouir la vie, ouvrir le monde dans un monde fermé. Dans l'échange de paroles vraies et l'accomplissement de gestes simples, ils terrassent des dragons, suppriment des impossibili-

tés, franchissent les apparences qui les séparent, sauvent les nuances qui les différencient, deviennent amis.

D'invention de situations en exploration d'émotions, arrive bientôt le moment où les hôtes de son songe échappent complètement à la réalité qui les a vus naître dans sa mémoire. Heureuse, Malvina Belleau abandonne alors le juif et la fillette à leur destin de véritables héros de son imagination.